CARILLON LITTÉRAIRE

*Aux Jardins enchantés de Cornouaille*

 **François Ménez** est « le vagabond qui s'en va droit comme une flèche au milieu des solitudes, poursuivi par le cri des grillons et par le cantique des alouettes ». La phrase est de lui. Ce vagabond me va. Topez là, mon cher **Ménez**. Etre tour à tour le nuage qui passe, l'eau qui coule, le tremblement du feuillage, l'oiseau qui chante, le bruit de la cascade ou la clameur de l'océan. N'être plus une pensée...jusqu'à ce que l'émotion esthétique vous saisisse et mette en branle le joli carillon qui est en vous. Flaubert a quelque part merveilleusement noté cet état de l'âme et Schopenhauer écrivait en parlant des arts dont il vantait la beauté: « Il faut se comporter avec les chefs-d'œuvre de l'art comme avec les grands personnages, se tenir simplement devant eux et attendre qu'ils vous parlent ». Ce qui est vrai à propos de l'art, l'est encore plus quand il s'agit de la nature.

 N'est pas en état de réceptivité qui veut. Pour que la nature réponde bien, il faut qu'elle soit bien interrogée. N'est-ce pas l'oeil de l'homme qui fait la beauté du ciel et de la terre ? L'écrivain comme l'artiste est doué d'une vision suraigüe. C'est un voyant. Au temps des Hébreux et de l'Ancien Testament, il eût été un prophète. Voir, sentir, exprimer, constituent le tout de l'art.

 La lecture du livre de **François Ménez**, *Aux jardins* *enchantés de Cornouaille*, m'a causé une joie sincère. J'en ai eu de bonne heure assez des écrivains broyeurs de noir ou de gris, émasculés ou anémiés, qui ne nous parlent que d'une Bretagne pensive, mélancolique et embrumée. Sans doute, il se trouve en Bretagne des êtres silencieux et des horizons gris de perle d'une tristesse infinie ; nous avons même dans le Léon une nature austère où l'homme, courbé sous la tyrannie des prêtres, semble voué à l'éternelle expiation du péché originel. Mais parcourez la Cornouaille et le Trégor et vous trouverez un autre pays où tout est arôme et parfum, couleur et joie, fraîcheur et vie, où les feuillages sont verts et triomphants, où l'air de la mer, après avoir couru généreusement sur les grèves, circule dans la campagne pour y tonifier les corps et les âmes ; où l'atmosphère, à d'autres jours, est enivrée de l'odeur des goëmons ou animée du bruit des abeilles aux ailes lourdes de miel.

 Tous les chapitres du livre de **François Ménez** sont un hommage à notre Cornouaille une et indivisible dans la variété de ses sites et de ses personnages, qu'il s'agisse de Quimper ou de LocMaria, son faubourg ; ou de la baie de Douarnenez, de Locronan, de Concarneau, la ville à la Conque ; ou de Penmarch et du pays bigouden ; ou du Huelgoat et de sa cascade, ou des Monts d'Arrée et de la Montagne Noire. La Cornouaille est bien telle, choses et gens, que **Ménez** l'a représentée dans sa force et dans sa grâce. Pour la célébrer il a trouvé des accents inimitables, des mots justes et triomphants. L'allégresse de son style peut rivaliser avec le langage de l'oiseau qui jette à plein gosier la fleur de sa chanson. Avec quelle émotion sincère il nous décrit la flambée des ajoncs en fleurs, les chemins couverts, l'eau qui sourd en ruisseaux tintants, en claires fontaines ; la chapelle avec sa flèche ajourée, comme ensevelie dans la paix des arbres ; les croix de pierre, les pieux calvaires, les forêts qui conservent dans leurs profondeurs le secret des fées oubliées et des enchanteurs, « les baies bretonnes qui, en été et par les calmes de novembre, ont un coloris de mer orientale, sous l'ocre et le safran des voiles ». Et puis, les îles qui, suspendues entre le ciel et l'eau, sont lumineuses et fraîches comme l'aurore.

 Passant aux habitants, il nous montre l'homme qui, en Cornouaille, à l'égal de la nature, est plein de sève et débordant d'une vie gaie et brutale. Ici, c'est le montagnard qui aime les bonnes histoires, les chansons moqueuses, les passe-pieds endiablés. Il est vif, avantageux, frondeur; il a, de tradition, l'amour de la liberté. **François Ménez** trouve un style rayonnant, des mots de lumière pour peindre les femmes de Fouesnant ou de Penmarch. « Les femmes en corselet noir et collerette, avec leur teint de pomme fraîche, jettent un éblouissement au pas des portes, où elles brodent et tricotent à longueur de jour. » Puis, c'est la classique bigoudenne de Plovan, « compassée, hiératique, avec ses yeux bridés et ses rondes formes d'androgyne », qui rappelle d'assez loin « la jeune femme de Pont-l'Abbé au sourire rouge de bacchante, entrevue un soir de Tréminou, dans un angle du Marc'halch, toute chaude encore de l'ivresse du jabadao. » Voici l'homme bigouden :   sa terre il la dispute à l'océan, aux dunes, aux garennes ; il la laboure et la pétrit comme une maîtresse inhumaine du plein effort de ses reins et de ses bras, plongeant à vif avec une volupté sauvage dans ses entrailles de granit.

 « Il y travaille, à la bêche ou à la houe, des premières lueurs du jour aux dernières cloches de l'Angélus ».

 Il faudrait tout citer, et, pour décrire la Bretagne il faut la rattacher au passé et nous conter sa lointaine histoire. **François Ménez**, en bon écrivain, n'y manque pas. Il est remonté aux sources pour obtenir les éléments d'une résurrection qui illumine le passé pour mieux éclairer le présent. La langue de **François Ménez**, savoureuse et dorée du soleil, a, par moment, les images et l'harmonie des beaux vers ; c'est de la peinture de maître. Quel style il emprunte pour célébrer l'harmonie de l'âme bretonne et du paysage ! N'est-ce pas Buffon qui a dit que la manière dont une vérité est énoncée est plus utile à l'humanité même que cette vérité ? Il est bien vrai que le choix d'une épithète ou de la trame et de la liaison d'une phrase, du rythme en un mot, pour rendre l'idée, qui est là, attirante et insaisissable comme un malin esprit de la terre ou comme une méchante fée cachée dans un nuage, exerce sur l'âme du lecteur une influence incomparable. *Suaviter in modo*!

 La valeur présente de l'âme individuelle ou collective d'un peuple ou d'un être isolé est faite de tout un monde d'émotions successives ressenties séparément ou en commun.

 Je voudrais bien savoir à quels illustres maîtres préférés **François Ménez** a emprunté le contenu du bréviaire de style qu'il emporte sous le bras quand il vagabonde dans les champs ou à travers les grèves, avant de s'asseoir à sa table de travail. En lisant le livre de **Ménez** on respire au milieu de phrases d'art les senteurs pâmées des jardins odorants et enchantés de la Cornouaille et cela repose de la dialectique des intérêts.

*Georges LE BAIL.*

*Le Citoyen ,*15 septembre 1927